

Ipata, n'appelle aucun reproche particulier, si ce n'est un léger manque de profondeur dans ses appuis.

Deux disques inégaux, dont la linéarité vocale demeure la principale carence.

CYRIL MAZIN



Même si le plus récent, *Spirito*, s'avérait incomparablement plus réussi que les précédents (*voir O. M. n° 145 p. 80 de décembre 2018*), aucun des récitals discographiques de Marina Rebeka n'avait atteint la perfection. Son nouvel album, gravé en studio, en mai 2019, et baptisé *Elle*, comble enfin tous nos espoirs.

Ce n'est pas un hasard si l'accomplissement s'opère dans un programme entièrement français. Même si elle chante beaucoup moins Massenet, Gounod et Bizet que Bellini, Donizetti et Verdi, la soprano lettone avait notamment incarné une électrisante Thaïs, à Salzbourg, en 2016, et une explosive Marguerite de *Faust*, à Monte-Carlo, deux ans plus tard.

On retrouve ces deux héroïnes dans *Elle* : une Thaïs (« *Dis-moi que je suis belle* », « *Ô messenger de Dieu* ») idéalement séductrice, au contre-ré sidérant ; et une Marguerite (« *Ah ! je ris...* », « *Il ne revient pas !* ») jeune et lumineuse, d'abord prête à tout pour échapper à la monotonie de son quotidien, puis déchirée entre le remords,

l'accablement et l'espoir.

La voix, jolie, capiteuse, homogène, a gagné en épaisseur dans le grave, rendant parfaitement plausibles Chimène du *Cid* (« *Pleurez, pleurez mes yeux !* »), tout comme Salomé d'*Hérodiade* (« *Il est doux, il est bon* »), captivant mélange de lascivité et de candeur.

L'un des points sur lesquels Marina Rebeka a le plus progressé est, très certainement, la diction. Constamment compréhensible, son français est, de surcroît, accentué et modulé avec beaucoup de sensibilité, sans pour autant basculer dans l'afféterie. Carmen (« *L'amour est un oiseau rebelle* ») et Manon (« *Adieu, notre petite table* ») en bénéficient plus particulièrement, avec un chant naturellement conduit par la couleur et les correspondances entre les mots.

Leïla des *Pêcheurs de perles* est une surprise : l'instrument, qui semblait *a priori* un peu lourd, pare « *Comme autrefois* » d'une inhabituelle aura de sensualité, avec une cadence finale impeccable, couronnée de l'indispensable trille. Quant à Juliette, si « *Je veux vivre* » révèle des vocalises manquant désormais de légèreté (comme celles de « *Sempre libera* » dans l'intégrale de *La traviata*, également publiée chez Prima Classic), « *Amour, ranime mon courage* » soulève l'auditeur de son siège par sa fougue et son rayonnement, au point de faire oublier quelques tensions dans l'extrême aigu.

Le sommet, peut-être, demeure l'air de Louise, qui ouvre l'album. Une prise de son merveilleusement soyeuse et nette (bravo à Edgardo Vertanessian !) flatte une voix au charme irrésistible, ainsi qu'une interprétation très « fin de siècle », mais sans rien d'alangui, ni d'évanescence. Et puis, quel si aigu *piano* sur « *Ah ! je suis heureuse* », l'un des plus miraculeux de la discographie !

Également bien mis en valeur par l'enregistrement, l'Orchestre Symphonique de Saint-Gall se montre à la fois nuancé et compact, sous la baguette de Michael Balke, constamment à l'écoute des moindres variations d'atmosphère de ces pages, comme des éclairages subtilement diversifiés que Marina Rebeka jette sur elles.

RICHARD MARTET



Le titre de ce disque, gravé en studio, en novembre 2017, est emprunté au *Castor et Pollux* de Rameau ; une Planète chante « *Brillez, astres nouveaux !* », juste avant la chaconne qui clôt l'ouvrage, et Chantal Santon Jeffery termine avec lui ce récital consacré à l'Académie Royale de Musique et à certaines de ses vedettes, actives entre 1727 et 1778, en l'occurrence Mlle Petitpas, Marie Fel et Marie-Jeanne Lemièr.

Dans un enregistrement récent, également publié par Aparté, *L'Opéra du Roi-Soleil* (*voir O. M. n° 156 p. 79 de décembre 2019*), Katherine Watson offrait un florilège d'airs « tendres et pathétiques ». Chantal Santon Jeffery propose, elle, des pages brillantes et virtuoses – ce qui n'exclut pas la tendresse, ni le drame –, particulièrement appréciées à une époque où la « tragédie lyrique » n'avait plus les faveurs du public.

Des airs d'agilité qui exploitent l'ambitus vocal complet de la soprano française, son aisance à vocaliser, son habileté à user avec goût des agréments destinés à embellir la ligne de chant. Et des défis qui mettent une cantatrice à rude épreuve.

Chantal Santon Jeffery les relève crânement, avec une parfaite connaissance du style requis. Si le timbre n'est pas très personnel, il n'en est pas moins brillant ; sa fraîcheur sied aux héroïnes juvé-

niles et gracieuses, ombrant parfois leur rayonnement d'un soupçon de mélancolie. Les notes extrêmes du registre grave, en revanche, semblent manquer de corps et il arrive à l'aigu d'être tendu – ce ne sont là que réserves minimales.

Si les phrasés sont éloquentes et dessinés avec souplesse, on aimerait aussi une articulation plus nette et plus franche, dans un répertoire où le pouvoir d'évocation des mots suffit à créer une atmosphère.

Chaque moment serait à citer, mais on se doit de remarquer les passages tirés d'*Omphale* de Jean-Baptiste Cardonne et de *Canente* d'Antoine Dauvergne : deux raretés, la première vibrante, avec de belles interventions chorales, l'autre dramatique aussi, et d'une attirante richesse mélodique.

On ne peut que louer le Purcell Choir, nuancé et parfaitement équilibré. Et, plus encore, l'Orfeo Orchestra, dirigé avec élégance et finesse par György Vashegyi, connu et apprécié pour ses multiples collaborations avec le Centre de Musique Baroque de Versailles, qui a d'ailleurs coproduit l'album.

S'il accompagne la soliste avec tout le charme nécessaire, le chef hongrois donne des pièces orchestrales une vision véritablement enchanteresse. Ainsi, l'Ouverture des *Caractères de la Folie* de Bernard de Bury trouve d'emblée le ton juste : une noblesse n'ayant rien d'emphatique, un allant ne perdant jamais sa distinction. Quant à la *Symphonie pour la descente de Vénus*, extraite du *Scylla et Glaucus* de Jean-Marie Leclair, elle annonce la déesse avec panache. Et lorsque les sons argentés des flûtes illuminent quelques instants (« *Quels doux concerts* » de la *Pomone* de Charles-Hubert Gervais), la félicité est complète.

Fidèle du CMBV et du Palazzetto Bru Zane, Chantal Santon Jeffery défend, avec son habituelle probité et sa culture musicale, un programme séduisant qui ne lésine pas avec les inédits.

MICHEL PAROUTY